

* Commentaires du 31 juillet 2011 *

Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut



A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

1. Les textes de ce dimanche

1. Is 55, 1-3
2. Ps 144, 8-9, 15-16, 17-18
3. Rm 8, 35.37-39
4. Mt 14, 13-21

PREMIÈRE LECTURE : Is 55, 1-3

Livre d'Isaïe

55

- 01 Vous tous qui avez soif, venez, voici de l'eau !
Même si vous n'avez pas d'argent, venez acheter et consommer,
venez acheter du vin et du lait sans argent et sans rien payer.
- 02 Pourquoi dépenser votre argent pour ce qui ne nourrit pas,
vous fatiguer pour ce qui ne rassasie pas ?
Écoutez-moi donc : mangez de bonnes choses,
régalez-vous de viandes savoureuses !
- 03 Prêtez l'oreille ! Venez à moi ! Écoutez, et vous vivrez.
Je ferai avec vous une Alliance éternelle,
qui confirmera ma bienveillance envers David.

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Is 55, 1-3

Voici la fin du deuxième livre d'Isaïe, tout entier tourné vers la fin de l'Exil et le retour vers le pays de la promesse : d'où le titre général de ce « livre de la consolation d'Israël » ; le chapitre 54 réitérait l'annonce du retour tant attendu ; le chapitre 55, le nôtre, précise bien

dans quel esprit on doit rentrer. Rien de neuf donc dans tout cela, mais la répétition des thèmes majeurs de l'Alliance qu'on n'aurait jamais dû oublier, et qu'il est urgent d'assimiler si l'on ne veut pas revivre les mêmes cruelles expériences : trois thèmes majeurs :

Premier thème, la fidélité de Dieu à son Alliance : « Je ferai avec vous une alliance éternelle qui confirmera ma bienveillance envers David » ;

Deuxième thème, la gratuité des dons de Dieu : « venez acheter sans rien payer » ;

Troisième thème, l'écoute (ou la confiance, c'est la même chose) : « Prêtez l'oreille, venez à moi, écoutez et vous vivrez ».

Le plus difficile à entendre, peut-être, pour nos oreilles humaines, c'est le deuxième thème, la gratuité des dons de Dieu, or c'est précisément l'insistance majeure de ce chapitre 55. Nous nous obstinons toujours à parler de mérites et de dignité à regagner pour paraître devant Dieu, alors que le propre de la miséricorde est d'aimer se pencher sur les petits et les pécheurs. Dans les versets suivants, Isaïe force encore le trait, il insiste : « Car vos pensées ne sont pas mes pensées, dit Dieu... »

Combien de fois les philosophes ont-ils reproché aux religions d'inventer un Dieu à notre image! C'est Voltaire qui disait : « Dieu a fait l'homme à son image et l'homme le lui a bien rendu ». C'est-à-dire que, spontanément, nous imaginons un Dieu qui nous ressemble curieusement, qui éprouve les mêmes sentiments que nous : nous parlons de son amour, de sa justice, de sa colère, de son pardon sur le modèle de ce que nous vivons ; un amour limité et exclusif... une justice en forme de balance... une colère faite de frustration et de ressentiment... un pardon mesuré et conditionnel ...

Nous avons pourtant des siècles de Révélation derrière nous, si j'ose dire, mais ce n'est pas encore acquis. Et les paroles du deuxième livre d'Isaïe ne sont pas de trop pour nous le redire « Vos pensées ne sont pas mes pensées (dit Dieu), mes chemins ne sont pas vos chemins. Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mes chemins sont élevés au-dessus des vôtres, mes pensées au-dessus de vos pensées. » (Is 55, 8-9). Et en quoi consiste cette si grande distance ? Si j'en crois ce texte d'Isaïe que nous venons d'entendre, la distance qui nous sépare de Dieu c'est celle qui sépare la gratuité du calcul. Dieu est Don et Pardon ; nous, nous calculons : nous calculons nos mérites ; nous disons « je ne mérite pas » sans nous apercevoir qu'en disant cela, c'est comme si nous calculions à sa place ! Dieu, lui, ne nous demande pas de mériter quoi que ce soit ! Il dit seulement : « Que le méchant abandonne ses chemins, et l'homme pervers ses pensées. Qu'il revienne vers notre Dieu qui est riche en pardon. CAR vos pensées ne sont pas mes pensées... »

Si je comprends bien, nous ne sommes pas sur le même registre que Dieu : Lui qui est l'amour même, Il est sur le registre de la gratuité, on dit « la grâce ». Nous, nous sommes sur le registre du donnant-donnant. Nous voulons que les bons soient récompensés et les méchants punis. Lui, « Il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes », comme dit Jésus dans le sermon sur la montagne (Mt 5, 45). Nous parlons de « gagner » notre ciel, Lui, nous propose de vivre une relation d'amour, donc gratuite, par définition. Il n'y a pas de banque ni de chéquier dans le royaume de l'amour, nous le savons bien.

Et c'est pour cela qu'Isaïe insiste tellement dans ce texte sur la gratuité : « Vous tous qui avez soif, venez, voici de l'eau ! Même si vous n'avez pas d'argent, venez acheter et consommer, venez acheter du vin et du lait sans argent et sans rien payer ».

Nous qui prêtons l'oreille si volontiers à tant de publicités commerciales, (c'est-à-dire quand même intéressées), comment se fait-il que cette publicité-là, frappée au coin de la gratuité ne nous « accroche » pas plus, si j'ose dire. Justement peut-être parce qu'il s'agit de gratuité et que cela nous est étranger. Le chemin de la gratuité et du pardon est bien au-dessus de nos chemins de calcul et de donnant-donnant. Pourquoi ne pas admettre une fois pour toutes que nous sommes sans argent (je veux dire sans titres à faire valoir) devant Dieu et qu'il n'attend de nous qu'un cœur offert, une « oreille ouverte », comme dit la Bible. « Écoutez et vous vivrez », dit Isaïe.

Généralement, quand on tient ce genre de propos, il se trouve toujours quelqu'un pour dire « si nous n'avons pas besoin de gagner des mérites, alors nous allons nous conduire n'importe comment ... » Je ne le crois pas du tout ; le jour où nous serons vraiment convaincus, et donc éblouis de l'amour de Dieu, alors notre cœur changera et nous commencerons à lui ressembler : le feu prendra et nous entrerons petit à petit dans le registre de la gratuité.

Notre Église a une tâche redoutable, il me semble : elle est une institution humaine, elle vit dans une société bâtie sur le commerce plus que sur le service ; et c'est au cœur même de cette société qu'elle doit faire germer le royaume de la gratuité. Il nous est interdit au nom de l'évangile et même au nom des prophètes de l'Ancien Testament de nous comporter comme une entreprise... Chaque fois que nous quittons le registre de la gratuité dans nos paroles ou dans nos actes, nous sommes loin des chemins de Dieu, comme dit Isaïe. Notre mission de baptisés, c'est de témoigner au milieu des hommes non pas d'un AILLEURS, mais d'un AUTREMENT.

PSAUME :

Ps 144, 8-9, 15-16, 17-18

Psaume

R/ Tu ouvres la main : nous voici rassasiés

- 08 Le Seigneur est tendresse et pitié,
lent à la colère et plein d'amour ;
- 09 la bonté du Seigneur est pour tous,
sa tendresse, pour toutes ses œuvres.
- 15 Les yeux sur toi, tous, ils espèrent :
tu leur donnes la nourriture au temps voulu ;
- 16 tu ouvres ta main :
tu rassasies avec bonté tout ce qui vit.
- 17 Le Seigneur est juste en toutes ses voies,
fidèle en tout ce qu'il fait.
- 18 Il est proche de ceux qui l'invoquent,
de tous ceux qui l'invoquent en vérité.

La première lecture de ce dimanche disait la gratuité et la profusion des dons de Dieu ; ce psaume ne dit pas autre chose ! Et d'ailleurs, il s'agit d'un psaume alphabétique, c'est tout dire. Il comporte autant de versets que le nombre des lettres de l'alphabet, chaque verset commençant par l'une des lettres, dans l'ordre ; et nous savons que cet effort de composition (ce que l'on appelle un acrostiche en littérature) a un sens très particulier, toujours le même : dire à Dieu la reconnaissance des croyants pour le don de l'Alliance.

On ne s'étonne donc pas de trouver dans ce psaume l'évocation de tous les aspects de l'Alliance : cette découverte extraordinaire dont le peuple d'Israël a eu le privilège d'un Dieu à la fois tout puissant et proche des hommes. C'est certainement l'une des grandes richesses de la foi juive : savoir toujours tenir ensemble ces deux aspects du mystère de Dieu. Le livre de la Sagesse dont nous lisons un extrait pour le seizième dimanche le disait clairement : « Toi, Seigneur, qui disposes de la force, tu juges avec indulgence, tu nous gouvernes avec beaucoup de ménagement, car tu n'as qu'à vouloir pour exercer ta puissance... Ta maîtrise sur tous te fait user de clémence envers tous. » (Sg 12). Mais bien avant le livre de la Sagesse (qui est très tardif), bien d'autres textes bibliques de l'Ancien Testament avaient su dire avec force la grandeur et la bonté de Dieu.

Le texte le plus expressif à ce sujet est peut-être le récit du buisson ardent. Ce jour-là, Moïse, l'ancien protégé du Pharaon, n'était plus qu'un pauvre homme rejeté par tous. C'est à lui que le Dieu de l'univers a choisi de se révéler. Voici ce que raconte la Bible, au chapitre 3 du livre de l'Exode :

« Moïse faisait paître le troupeau de son beau-père Jéthro, prêtre de Madiane. Il mena le troupeau au-delà du désert et parvint à la montagne de Dieu, à l'Horeb. L'Ange du Seigneur lui apparut dans une flamme de feu, du milieu du buisson. » L'expression « L'Ange du Seigneur » est une manière pudique de parler de Dieu : pour dire la présence de Dieu lui-même dans le buisson, on prend une circonlocution ; on n'oserait pas dire que Moïse ait pu voir Dieu. C'est déjà une manière de dire combien Dieu est plus grand que l'homme, inaccessible à l'homme.

« Moïse regarda : le buisson était en feu et le buisson n'était pas dévoré. » Devant cette flamme qui jaillit d'un buisson sans le consumer, Moïse est invité à comprendre que Dieu, comparé à un feu, est au milieu de son peuple (le buisson). Et cette Présence de Dieu au milieu de son peuple ne le détruit pas, ne le consume pas. Du coup, la vocation du peuple est dite en même temps : il est le lieu choisi par Dieu pour manifester sa Présence ; et, désormais, le peuple choisi témoignera au milieu du monde que Dieu est au milieu des hommes et que ceux-ci n'ont rien à craindre. Notre psaume de ce dimanche est tout à fait dans cet état d'esprit.

« Moïse dit : Je vais faire un détour pour voir cette grande vision : pourquoi le buisson ne brûle-t-il pas ? Le Seigneur vit qu'il avait fait un détour pour voir, et Dieu l'appela du milieu du buisson : Moïse ! Moïse ! » Moïse a fait un détour : Dieu a pris l'initiative mais il faut un geste de l'homme. Manière de dire que Dieu sollicite la collaboration des hommes. « Moïse dit : Me voici ! » Le « Me voici » de Moïse (comme celui d'Abraham, comme celui de tant d'autres depuis) est la réponse qui permettra à Dieu de réaliser sa grande œuvre de libération de l'humanité.

« Le Seigneur dit : N'approche pas d'ici ! Retire tes sandales de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est une terre sainte. » « Retire tes sandales », c'est le symbole du dépouillement indispensable pour affronter la présence du Dieu tout-puissant.

Et Dieu poursuit : « Je suis le Dieu de ton Père, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob. » Dieu rappelle ici sa fidélité à son peuple depuis des siècles et à travers toute l'épaisseur d'une histoire. Face à lui, Moïse esquisse malgré lui un geste de recul : « Moïse se voila la face car il craignait de regarder Dieu. » Encore une manière pour l'auteur de nous rappeler que Dieu est le Tout-Autre, celui qu'on ne peut approcher qu'avec crainte et respect.

C'est alors que Dieu prononce la phrase qui galvanisera les énergies de Moïse et de toute sa génération, une phrase que le peuple juif n'oubliera jamais : « J'ai vu la misère de mon peuple en Egypte et je l'ai entendu crier sous les coups de ses chefs de corvée. Oui, je connais ses souffrances. » « J'ai vu la misère de mon peuple en Égypte. » Ainsi Dieu se révèle-t-il compatissant, miséricordieux, c'est-à-dire littéralement « cœur ouvert à nos misères », cœur qui prend parti pour ceux qui sont dans la misère. Moïse, dont le premier réflexe a été de se voiler le visage, comprend alors qu'il n'y a pas à avoir peur. « Mon peuple », c'est le rappel de l'Alliance avec ce peuple depuis Abraham. Comme il a vu la détresse d'Abraham, le vieil homme sans enfant, Dieu a vu la misère de son peuple.

Ce récit magnifique est capital pour la foi d'Israël et donc pour la nôtre, il ne faut pas l'oublier ; il nous apporte la double Révélation que Dieu est en même temps le Tout-Autre, ET le Tout Proche. Il est le Tout-Autre, celui qu'on ne peut approcher qu'avec crainte et respect ET en même temps, il est le Tout Proche, celui qui voit la misère de son peuple et lui suscite un libérateur.

Dans les quelques versets choisis dans le psaume 144 pour ce dimanche, l'accent est mis sur cette tendresse de Dieu. A commencer par le verset 8 (le premier lu aujourd'hui) : « Le Seigneur est tendresse et pitié, lent à la colère et plein d'amour. » On reconnaît ici une autre révélation que Moïse a eue au mont Sinäi. Elle irrigue pour toujours la foi de nos frères juifs et la nôtre à leur suite, comme elle remplissait le cœur de Jésus de Nazareth.

DEUXIÈME LECTURE :

Rm 8, 35.37-39

Lettre de saint Paul Apôtre aux Romains

8

35i Frères, qui pourra nous séparer de l'amour du Christ ? la détresse ? l'angoisse ? la persécution ? la faim ? le dénuement ? le danger ? le supplice ?

37 Oui, en tout cela nous sommes les grands vainqueurs grâce à celui qui nous a aimés.

38 J'en ai la certitude : ni la mort ni la vie, ni les esprits ni les puissances, ni le présent ni l'avenir,

39 ni les astres, ni les cieus, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus Christ notre Seigneur.

DEUXIÈME LECTURE – L'exégèse de Mme Thabut :

Ces lignes sont la conclusion de tout un passage splendide dans lequel Paul s'émerveille de l'amour de Dieu ; au chapitre 5, il avait dit « L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné. » (5, 5). Ici, il laisse libre cours à l'exultation qui remplit le cœur des croyants quand ils réalisent l'œuvre de Dieu pour eux : « Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous. » A-t-il dit un peu plus haut (8, 32). Plus personne ne peut briser l'Alliance ainsi nouée entre Dieu et nous. Désormais, toute tentative de séparation est vouée à l'échec.

Paul reprend ici une fois de plus un des thèmes majeurs de ce qu'il appelle l'Écriture (pour nous, l'Ancien Testament) : tout l'enjeu de la vie des fils d'Adam est de rester attachés à Dieu, suspendus à son souffle, et de ne pas se laisser séparer de lui par le Tentateur, le diviseur. Jésus au désert a connu cette offensive du Tentateur qui lui suggérait de rechercher le pouvoir, la facilité, les honneurs. Pierre, lui-même, a joué ce rôle auprès de lui quand il le poussait à fuir la persécution inévitable. Mais rien, ni la faim, ni les mirages de la réussite ne pouvaient séparer le Fils de son Père. À leur tour, Paul et les autres apôtres puisent dans l'Esprit de Jésus-Christ la force de rester greffés sur lui.

D'ailleurs, Paul est la preuve vivante que « Rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu qui est manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur : la détresse, l'angoisse, la persécution, la faim, le dénuement, le danger, le supplice... » Tout cela il l'a traversé... Il le détaille dans la deuxième lettre aux Corinthiens : « Des Juifs, j'ai reçu cinq fois les trente-neuf coups, trois fois j'ai été flagellé, une fois lapidé, trois fois, j'ai fait naufrage, j'ai passé un jour et une nuit sur l'abîme. Voyages à pied, souvent, dangers des fleuves, dangers des brigands, dangers de mes frères de race, dangers des païens, dangers dans la ville, dangers dans les déserts, dangers sur la mer, dangers des faux frères ! Fatigues et peine, veilles souvent ; faim et soif, jeûne souvent ; froid et dénuement... » (2 Co 11, 24-27).

Cette union intime entre le Christ et ses disciples, Jésus en a longuement parlé au soir de la Cène : « De même que le sarment, s'il ne demeure pas sur la vigne, ne peut de lui-même porter du fruit, ainsi vous non plus si vous ne demeurez pas en moi. Je suis la vigne, vous êtes les sarments : celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là porte du fruit en abondance, car, en dehors de moi, vous ne pouvez rien faire. » Ce verbe « demeurer » revient souvent sur la plume de Jean, que ce soit dans l'évangile ou dans ses lettres : « Demeurez en moi, comme je demeure en vous, dit Jésus. » (Jn 15, 4). En écho, Jean écrit aux premiers chrétiens : « Mes petits enfants, demeurez en lui, afin que, lorsqu'il paraîtra, nous ayons pleine assurance. » (1 Jn 2, 28).

Or, dans toutes les phrases sur ce sujet, un autre mot est toujours présent, c'est le mot « amour » ou le verbe « aimer ». Demeurer et aimer sont synonymes : « Si quelqu'un m'aime, il observera ma parole, et mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui et nous établirons chez lui notre demeure. » (Jn 14, 23). « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés : demeurez dans mon amour. Si vous observez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme, en observant les commandements de mon Père, je demeure dans son amour. » (Jn 15, 9 - 10). Il s'agit donc d'une véritable intimité avec les personnes divines, et ce sont elles qui en ont l'initiative ; c'est pour cela que Paul nous dit que rien ne peut nous en séparer : « Voici ce qu'est l'amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, c'est lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils... » (1 Jn 4, 10).

Pourtant notre liberté reste entière, et elle seule peut faire obstacle à l'initiative du Père. C'est en particulier dans notre relation à nos frères que se manifeste notre attachement ou notre infidélité à l'amour de Dieu : « Mes bien-aimés, si Dieu nous a tant aimés, nous

devons, nous aussi, nous aimer les uns les autres. » (1 Jn 1, 11) ; « Quiconque hait son frère est un meurtrier. Et vous le savez, aucun meurtrier n'a la vie éternelle demeurant en lui. C'est à ceci que désormais nous connaissons l'amour : lui, Jésus, a donné sa vie pour nous ; nous aussi nous devons donner notre vie pour nos frères. Si quelqu'un possède les biens de ce monde et voit son frère dans le besoin, et qu'il se ferme à toute compassion, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui ? » (1 Jn 3, 15-17). Mais il ajoute : « Si notre cœur nous accuse, Dieu est plus grand que notre cœur et il discerne tout. » (1 Jn 3, 20). Il avait déjà dit au début de sa lettre : « Si nous confessons nos péchés, fidèle et juste comme il est, il nous pardonnera nos péchés et nous purifiera de toute souillure. » (1 Jn 1, 9).

C'est donc bien vrai : Dieu fait tout pour que rien ne puisse nous séparer de son amour. À nous d'y croire et de nous laisser aimer.

ÉVANGILE :

Mt 14, 13-21

Évangile de Jésus-Christ selon saint Matthieu

14

- 13i Jésus partit en barque pour un endroit désert, à l'écart. Les foules l'apprirent et, quittant leurs villes, elles suivirent à pied.
- 14 En débarquant, il vit une grande foule de gens ; il fut saisi de pitié envers eux et guérit les infirmes.
- 15 Le soir venu, les disciples s'approchèrent et lui dirent : « L'endroit est désert et il se fait tard. Renvoie donc la foule : qu'ils aillent dans les villages s'acheter à manger ! »
- 16 Mais Jésus leur dit : « Ils n'ont pas besoin de s'en aller. Donnez-leur vous-mêmes à manger. »
- 17 Alors ils lui disent : « Nous n'avons là que cinq pains et deux poissons. »
- 18 Jésus dit : « Apportez-les-moi ici. »
- 19 Puis, ordonnant à la foule de s'asseoir sur l'herbe, il prit les cinq pains et les deux poissons, et, levant les yeux au ciel, il prononça la bénédiction ; il rompit les pains, il les donna aux disciples, et les disciples les donnèrent à la foule.
- 20 Tous mangèrent à leur faim et, des morceaux qui restaient, on ramassa douze paniers pleins.
- 21 Ceux qui avaient mangé étaient environ cinq mille, sans compter les femmes et les enfants.

L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut :

Mt 14, 13-21

Cet épisode de la multiplication des pains suit tout juste l'annonce de l'exécution de Jean-Baptiste sur l'ordre d'Hérode ; la première réaction de Jésus, qui semble de prudence, a été la retraite : « À cette nouvelle, Jésus partit en barque pour un endroit désert, à l'écart. » (Mt 14, 13). Mais il est bien vite rejoint par les sollicitations de la foule, et là il ne résiste pas, car « il est saisi de pitié », nous dit Matthieu.

Et le voilà qui commet ce qui nous paraît à la fois une imprudence et une folie. Imprudence politique, d'abord, car la sagesse serait de se faire oublier, sa popularité le perdra. Folie, ensuite, de croire que cinq pains et deux poissons suffiront à nourrir une telle foule. Les disciples, réalistes, font remarquer que cela est bien peu, mais Jésus qui compte aussi bien qu'eux, dit imperturbablement « donnez-leur vous-mêmes à manger ».

Quand Jésus dit « donnez-leur vous-mêmes à manger », ce n'est certainement pas pour les mettre dans l'embarras : c'est qu'ils en sont capables, mais ils ne le savent pas... ou ils ne le croient pas.

Quand saint Matthieu nous rapporte cet épisode, visiblement il se souvient du prophète Élisée : celui-ci était prophète dans le royaume du Nord, huit cents auparavant, mais tout le monde connaissait son histoire. Un jour, en pleine période de famine, un fidèle avait apporté en offrande le début de sa récolte, ce que l'on appelait « l'offrande des prémices ». Cette offrande représentait vingt pains d'orge. Normalement, l'offrande de prémices devait revenir à Élisée, mais celui-ci, vu les circonstances, avait aussitôt décidé d'en faire profiter tout le monde. Or, vingt pains d'orge, c'était beaucoup pour un seul prophète, mais c'était dérisoire pour les affamés qui entouraient Élisée (le texte dit qu'il y avait cent personnes). Et pourtant, Élisée avait aussitôt dit à son serviteur : « Distribue-les aux gens et qu'ils mangent. » Mais le serviteur, lui, avait vite vu que le compte n'y était pas : « Comment pourrais-je en distribuer à cent personnes ? » Alors Élisée avait répondu : « Distribue-les aux gens et qu'ils mangent ! Ainsi parle le Seigneur : On mangera et il y aura des restes. » Et, effectivement, le serviteur avait fait la distribution et le texte notait : « Ils mangèrent et il y eut des restes selon la parole du Seigneur. » (2 R 4, 42-44).

Ici aussi, Matthieu note la disproportion entre le nombre de convives et la petite quantité de nourriture, la distribution et le ramassage des restes. Après le constat de ce que l'on pourrait appeler leur indigence (« Nous n'avons là que cinq pains et deux poissons. »), Matthieu prend soin de noter : « Tous mangèrent à leur faim et, des morceaux qui restaient, on ramassa douze paniers pleins. » Et pourtant, « Ceux qui avaient mangé étaient environ cinq mille ».

Mais qu'ont-ils donc en commun, Jésus et Élisée ? Quel est leur secret ? Il semble bien que leur secret soit simple :

Premièrement, tous les deux croient le partage possible, quel que soit le nombre de convives, car tous les deux s'en remettent à Dieu : Élisée en citant la parole du Seigneur « On mangera et il y aura des restes », Jésus en faisant le geste de la bénédiction sur le pain ; car Matthieu note bien qu'il a « béni » les pains : « levant les yeux au ciel, il prononça la bénédiction » ; ce n'est pas un rite magique sur le pain ; c'est reconnaître le pain comme don de Dieu et lui demander de savoir l'utiliser pour le service des affamés.

La mention des restes dans les deux récits et la précision que « tous mangèrent à leur faim » chez Matthieu souligne la profusion des dons de Dieu. On pense aussi au don de la manne pendant l'Exode : « Vous vous rassasiez de pain et vous connaîtrez que c'est moi le Seigneur, votre Dieu. » (Ex 16, 12).

Et deuxième point commun entre Jésus et Élisée, mais c'est un préalable, tous deux sont soucieux de la faim des gens ; en ce qui concerne Élisée, le livre des Rois note bien qu'on était en période de famine, et c'est lui qui a eu l'idée de partager ce qui lui était normalement destiné ; quant à Jésus, Matthieu a commencé son récit en disant : « Jésus

partit en barque pour un endroit désert à l'écart. » Cela veut dire pour le moins qu'il désirait un peu de tranquillité : mais il a accepté de se laisser rejoindre, de laisser les gens se rapprocher, de se faire leur prochain... cela l'a conduit à commettre cette imprudence et cette folie dont nous parlions en commençant.

C'est à cette imprudence et à cette folie que les disciples de tous les temps sont à leur tour invités : il leur suffit d'avoir assez de foi pour se souvenir que le partage fait des miracles. Et aussi de se réjouir de leur indigence ; elle est le lieu privilégié de l'action de Dieu. Pourquoi ? Parce que quand nous reconnaissons notre impuissance, alors nous appelons Dieu à notre secours, ce qui est bien toujours la première chose à faire !
